

## Il y a des pommes

Jason Roy

Numéro 157, printemps 2018

Tous les serpents connaissent le goût des fruits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88036ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, J. (2018). Il y a des pommes. *Moebius*, (157), 69–78.

# IL Y A DES POMMES

Jason Roy

« Faudrait que tu visites Jeannette, va donc passer le week-end avec elle, ça lui fera plaisir. » Ma mère s'inquiète pour la sienne et elle me renvoie la balle. Je l'aime beaucoup, grand-maman Jeannette, mais en pleine mi-session, avec les travaux qui s'empilent... Enfin, peut-être que ça me ferait du bien, un peu de campagne. Je pourrais emporter mes livres, m'installer dans son pavillon de jardin sous le grand saule. Elle me préparerait une tisane, viendrait jaser un peu. Pourquoi pas? « D'accord, maman, mais tu payes le ticket d'autobus. » Son sourire veut dire qu'elle consent. Tant mieux, plus je pense au grand air, plus l'idée me plaît.

À mesure que le véhicule grimpe les Appalaches et s'enfonce dans les couleurs de l'automne, le voyage me prouve que j'ai bien fait de partir. Arrivée au terminus de S., je saute dans un autre bus qui me dépose, tout au bout de son trajet, sur la grand-route menant au village. De là, je fais du pouce. Dans le coin, on n'attend jamais trop longtemps et les gens sont sympathiques. Dès que je mentionne être la petite-fille de Jeannette, on me sourit, les plus vieux l'ont eue comme maîtresse d'école, les plus jeunes l'ont connue comme « madame la directrice », plusieurs me parlent de

son travail au conseil municipal. Grand-maman est un peu une star par ici. Aujourd'hui, c'est Louis, le fils du boucher, qui s'arrête et me fait une place dans sa camionnette. Il me parle des nouveautés du village à mesure que l'on approche de la rue Principale, puis me dépose devant l'église en me glissant, juste avant de fermer la portière : « Tu diras bonne chance à Jeannette pour les travaux dans l'écurie, tout un projet ! » Perplexe, je regarde le véhicule disparaître, ne sachant rien des rénovations en cours chez grand-maman.

Il me faut encore une heure de marche pour me rendre chez Jeannette. Sa ferme se trouve juste avant la grande forêt qui se déploie jusqu'à la frontière. Mes pas font craquer le gravier, un vent doux balaie les champs et les premières feuilles tombées de l'automne. Plus loin, de grosses Holstein relèvent la tête, indifférentes, à mesure que j'approche du sommet de la colline. J'aperçois enfin la maison sur ma gauche, une de ces vieilles demeures en pierre qui tient debout depuis le dix-huitième siècle. Dans les années cinquante, mon arrière-grand-père a fait ajouter une ralonge, vers l'arrière, et une galerie entourant trois côtés du bâtiment. Avec le temps, les enfants sont partis, les vieux sont morts, et Jeannette s'est retrouvée seule dans son domaine. Derrière la maison, deux autres bâtiments : la grange et l'écurie. La première, avec le temps, s'est transformée en lieu d'entreposage et regorge de milliers d'artefacts : machinerie et outils qui ne sont plus guère utilisés. La seconde abritait jadis de nombreux animaux. Ma grand-mère ne possède plus de chevaux, mais offre pension durant l'hiver. Je constate, contre un mur, des palettes chargées de matériaux. Une camionnette est garée devant. Je vois disparaître un homme, costaud, qui a agrippé un sac avant de pénétrer dans le bâtiment. Arrivée plus près

de la maison, je remarque que Jeannette se trouve là, assise devant une tasse de thé, sur la galerie, à observer ma descente. Elle se lève et je me précipite dans ses bras. Nous restons enlacés.

Jeannette aura beau être grand-mère, elle porte admirablement sa mi-soixantaine. La vie au grand air, l'activité constante et la bonne bouffe ont certainement contribué à lui conserver un air de jeunesse. Elle me pousse gentiment vers l'intérieur. On ne s'est pas vues depuis Pâques, elle a des tonnes de choses à me raconter. Je ressens son énergie, elle pétille et appuie de nombreux sourires chacune de ses phrases. En refermant la porte, je vois son regard errer un temps en direction de l'écurie, puis elle se précipite vers la cuisinière. Une odeur de sucre d'orge fondant emplit l'espace. Elle pose une pomme devant moi, encore dégoulinante de sirop écarlate. « Ma belle, comment va l'université ? » Je partage avec elle des impressions vagues sur les cours, la folie des fins de session. Elle m'écoute, intéressée, se ressert du thé, joue avec sa petite cuillère dans la tasse, me sourit toujours. Parfois, elle ne peut retenir un nouveau regard, de biais, par la fenêtre de la cuisine. « Grand-maman, ça a l'air que t'as des plans de refaire l'écurie ? » Ses yeux se plantent dans les miens. Elle hésite. « Oui, ma chérie, des petites choses, par-ci, par-là. Je refais les stalles. De l'entretien. » Un voile rosé semble flotter sur ses joues lorsqu'elle prononce ce dernier mot. Enfin, elle m'invite à monter à la chambre d'ami pour m'installer. Je l'embrasse, attrape mon sac à dos et grimpe l'escalier. Dans le corridor, une fenêtre permet de voir la cour arrière. J'aperçois l'ouvrier, de dos, s'asseyant dans sa camionnette. Il doit faire six pieds, porte des jeans noirs et une veste de cuir, noire aussi. Je n'arrive pas à voir son visage. Le véhicule soulève

une tonne de poussière avant d'atteindre le chemin et de s'évanouir à l'horizon, vers le village.

La nuit de vendredi. Ce soir-là, je prétexte un excès de fatigue, ce qui n'est pas entièrement faux, pour me coucher de bonne heure. « Mais oui, ma belle, va te reposer, je vais lire dans le salon. » Ma grand-mère a toujours eu le sommeil assez fragile. Même si je dors dans ce lit depuis que je suis toute petite, je ne me m'habitue pas à ses ressorts, qui semblent dotés de la volonté propre de me déplacer les côtes. La chambre sent le vieux. Les motifs du papier peint me sont si familiers – je les observe depuis ma naissance – que je pourrais les reproduire les yeux fermés. Des roses, pâlies, dont les tiges pleines d'épines s'enchevêtrent le long d'une ligne verticale qui part du plancher jusqu'au plafond. Sur la commode, une vieille horloge au tic-tac discret. Le bruit m'a toujours aidée à m'endormir. Je sens d'ailleurs que la somnolence s'empare de moi, quand un son un peu saugrenu me parvient. On dirait une plainte, langoureuse, produite par un quelconque animal. Une lamentation. Difficile de dire si la créature souffre ou appelle ses congénères dans la nuit. Le cri s'arrête, puis reprend. Une chose est sûre, la complainte, assez étouffée, semble provenir de l'écurie. Enfin, l'étrange bêlement s'arrête pour de bon. Je m'endors.

Au petit matin, un effluve de café pénètre dans ma chambre et vient supplanter les autres odeurs. Il n'en faut pas plus pour me faire bondir hors du lit, encore un peu perplexe par rapport aux bruits de la veille. Jeannette est affairée dans la cuisine, un grand bol de préparation à crêpes onctueuse sur le comptoir, deux plaques chaudes sur les ronds, et les premières crêpes déjà empilées dans une assiette. « Viens manger, ma chérie, c'est déjà prêt.

Sers-toi du café et sois gentille de sortir le sirop d'érable de ton oncle du frigo. Il y a des pommes, aussi.» Je ne me fais pas prier. Grand-maman a un drôle d'air, ce matin. Un amalgame de fatigue et d'espièglerie flotte sur son visage, elle sautille dans l'espace entre le comptoir et la salle à manger même si une grimace de douleur vient parfois atténuer son sourire. «Je peux t'aider», que je lui dis en attrapant des pommes, les pelant et les coupant en rondelles. Alors que nous mangeons, elle me raconte des ragots du village. Je ne l'écoute que distraitement, déjà plongée dans mes plans d'études pour la journée. Après le repas et la vaisselle, je l'embrasse et monte chercher mes cahiers et mes manuels. Avant de sortir, je remplis de nouveau ma tasse de café. Jeannette, assise sur le sofa inclinable, m'envoie un signe de la main. Je crois qu'elle va faire un petit roupillon. Je sors en silence.

Le vent fait virevolter mes cheveux et les pages de mes livres étendus sur la table, je ramasse quelques pierres pour les tenir en place. J'essaie de me concentrer, de plonger dans la matière revêche, mais la biologie peine à entrer dans mon esprit. Le grand saule danse au-dessus du pavillon, ses branches mouvantes paraissent chercher mon attention. Au loin, j'entends des outardes qui cacardent. Moi qui pensais pouvoir étudier tranquillement ici... les stimuli abondants sont un assaut constant à ma concentration. Mon regard erre en direction de l'écurie. La camionnette n'est pas là, pourtant j'avais l'impression de l'avoir entraperçue depuis la fenêtre de la salle de bain à mon réveil. Devant la grande porte de bois, du bran de scie, une poche de sable renversée, une pelle et un râteau contre le mur. La curiosité me prend, de quoi ont l'air ces travaux? Le moment me semble opportun, l'homme absent, pour

aller fouiner dans le bâtiment. J'avance doucement, pieds nus, vers l'écurie. Une fois à l'intérieur, je suis surprise par l'obscurité. Il y a des fenêtres du côté ouest, mais elles ont été bouchées par de grandes couvertures grises. Une odeur de renfermé, de crottin et de moisissure m'assaille. Je me déplace avec lenteur. Dans la dernière stalle, un bel étalon observe mon arrivée. Il doit s'agir d'un pensionnaire. Il est splendide, son pelage noir brille par endroit lorsque le peu de lumière des lieux s'y reflète. Il guette chacun de mes pas. Je crois qu'une certaine nervosité s'empare de lui à mesure que j'approche. Il se met à piaffer, retient ses hennissements. Je tente de le rassurer. Je n'ai pas peur des chevaux, bien au contraire, et, avec patience, malgré son stress évident, je finis par poser ma main derrière son oreille et lui caresser le cou en chuchotant des mots doux. Enfin plus calme, le cheval me permet de scruter certains éléments du décor qui déjà avaient attiré mon regard. Il y a quatre bottes de foin sur la droite, disposées les unes contre les autres. Une barre de métal traverse la stalle de part en part, de longues courroies de cuir pendouillent de celle-ci. La paille a été remuée, écrasée en son centre. Je remarque enfin, dans le sable, des traces étranges. Des dizaines de lignes qui sillonnent l'espace aléatoirement, comme un doigt qui s'amuserait à dessiner sur la surface. Après un temps, l'appel du devoir vient me titiller la conscience, il faut que je m'y remette. De plus, l'ouvrier pourrait arriver d'un moment à l'autre, et je préfère éviter le jeu des présentations. J'embrasse le chanfrein de la bête et retourne vers le pavillon.

La nuit suivante, je me couche après avoir regardé un peu de télévision avec Jeannette. À la lumière de la lampe de chevet, j'essaie de lire un chapitre de l'un de mes manuels. Là encore, l'effort est trop lourd, je laisse tomber mon livre

sur la pile à côté du lit. Sur une étagère, quelques bouquins disposés entre deux serre-livres. J'en retire un vieil exemplaire d'un roman de Huysmans. Sur la tranche, presque effacé, le nom de Jeannette écrit à la mine. Je tourne les pages machinalement, lisant un paragraphe par-ci par-là. Le sommeil s'empare de moi, je n'oppose aucune résistance, ayant tout juste l'énergie d'agripper l'interrupteur et d'éteindre la lampe. Les bruits étranges qui m'arrivent en sourdine font-ils partie de mes rêves? Des pas dans le couloir, puis dans l'escalier. Une chaise qui frotte sur le plancher. Le grincement des stores de la porte d'entrée. J'ouvre les yeux. Un éclat de lune éclaire les roses entortillées du papier peint. Pas convaincue que les sons n'aient été qu'un produit de mon subconscient, je me lève et descends à la cuisine. Un verre d'eau ne me ferait pas de tort, j'ai la bouche sèche. Je porte le liquide à mes lèvres et mon regard se déplace vers la fenêtre de la cuisine. Mon geste se fige. Là-bas, dehors, j'aperçois une lumière qui danse près de la porte de l'écurie, entrouverte. Jeannette, en robe de nuit, s'avance vers le bâtiment. Au moment de passer l'entrée, un homme tout en noir, costaud, dépose une main sur son épaule, semble la diriger. Ils disparaissent tous les deux. Une curiosité sans fin m'envahit. Cet homme est-il le discret ouvrier de ma grand-mère? Des idées, des images m'assaillent. Elle peut bien faire ce qu'elle veut, mais cette balade dans la nuit fraîche, à peine vêtue? Sa démarche de somnambule. Je ne résiste pas à l'envie d'aller jeter un œil. Si tout cela n'est qu'une aventure coquine de Jeannette, je rebrousserai chemin. J'enfile mes pantoufles et un chandail de laine, m'apprête à sortir lorsqu'une plainte, pareille à celle d'hier, résonne. Je reste gelée sur place. Le cri est un mélange angoissant de douleur et de luxure. C'est alors que mon corps, comme un automate, me pousse à sortir et



à m'avancer vers l'écurie même si une part de mon esprit m'encourage à rejoindre ma chambre, présentant un danger incertain.

L'écurie est plongée dans la noirceur, si ce n'est de la stalle de l'étalon. Derrière lui, figés sur une poutre de la structure, deux grands cierges brûlent et jettent une lumière vacillante tout autour. J'aperçois l'œil hagard de l'animal. Il est au comble de la terreur. Sans arrêt, le cri lancinant se répercute dans l'espace. Je ne vois ni l'homme en noir ni Jeannette. Je voudrais partir, mais n'en ai pas la volonté. Mon souffle s'arrête alors que je sens un drôle de frottement contre mes chevilles. Puis un autre. Encore. Quelque chose grouille par terre. Des corps filiformes s'entortillent autour de mes mollets. Un haut-le-cœur me prend, mais je ne vomis pas. Sous la lumière du feu, je m'approche de la stalle et découvre la source de l'effervescence rampante. Des centaines, peut-être des milliers de couleuvres noir et jaune jonchent le sol et se précipitent vers l'intérieur de la stalle. J'ose un regard. Sur la paille, Jeannette est là, les avant-bras ligotés par les courroies de cuir qui pendent de la barre de fer. Elle n'a plus sa robe de nuit qui gît dans un coin. Son regard est terrifiant, ses yeux dardent devant elle emplis d'une violence irréaliste. Elle se baigne littéralement dans les reptiles, sa croupe relevée... il y a des couleuvres partout, sur elle, en elle, lui provoquant des spasmes qui parcourent sa musculature. L'étalon respire avec force et me regarde fixement. Ma grand-mère émet de nouvelles plaintes, surnaturelles, graves puis aiguës, d'une intensité qu'on croirait impossible. L'air est chargé d'une odeur âcre. Je n'arrive plus à bouger d'un centimètre, pétrifiée devant l'extase douloureuse de Jeannette qui crie de plus belle. La violence de la scène secoue les profondeurs de mon être, je sens des larmes couler sur mes joues. Tout

à coup, d'un geste incontrôlé, le cheval relève un sabot qui, en retombant, écorche l'épaule de Jeannette. Elle laisse échapper un hurlement, ses mains s'agrippent à la paille, alors qu'une déchirure ensanglantée apparaît sur sa peau. Cette blessure n'arrête en rien le spectacle farouche et contre nature. Une éternité paraît s'écouler et je me résigne à observer craintivement lorsque je sens tout à coup revenir le contrôle de mon corps. D'un bond, je prends la fuite et cours comme une insensée jusqu'à la maison, écrasant les corps mous des couleuvres sous mes pas. Avant de rentrer, je jette un dernier coup d'œil vers l'écurie. L'homme en noir se trouve là, sous le rayon de lumière, déchirant l'air nocturne d'un rire féroce.

Je m'obstine depuis des heures à suivre le parcours des roses sur le papier peint, les couvertures au menton, sans oser bouger. Le silence régnait dans la maison, mais j'entends désormais du mouvement dans la cuisine. Des émotions diverses me bousculent depuis les premières lueurs de l'aube. La honte. La peur. L'incompréhension. La voix de Jeannette, qui s'est approchée de l'escalier, me transperce. « Quand tu seras prête, chérie, descends, j'ai mis les croissants à chauffer et la cafetière est en marche. Il y a des pommes. » Rien. Pas même l'ombre d'une inflexion dans le timbre, comme si ce matin était pareil à tous les autres. Comment peut-elle... après tout cela... Je me raisonne. Il faudra bien descendre. Je me lève, péniblement, le corps tout ankylosé. Une odeur de paille humide flotte dans l'air. Je chancelle, sens le décor tourner autour de moi, tombe assise sur le rebord du lit. En bas, Jeannette vient de mettre un disque de jazz. La voix suave de la chanteuse se faufile jusqu'à la chambre d'ami, vient ajouter une couche d'étrangeté à ma situation. Je me remets, me lève à nouveau, enfile mes petites culottes. Je constate à ce moment

que je me suis couchée toute nue. J'ai peine à marcher. Difficilement, je titube jusqu'au grand miroir. Là, mon teint extrêmement pâle me sidère, mais pas autant que la longue cicatrice en forme de fer à cheval tachée de sang à peine coagulé sur mon épaule.